

AURORA FILMS PRÉSENTE

CLARA
COUTURET

ZIAD
JALLAD

RIFAAT
TARABEY

DARINA
AL JOUNDI

ENTREVUES BELFORT
PRIX DU PUBLIC

EUROPE
CINEMAS
Label Giornate degli Autori
Venice 2022

GIORNATE
degli AUTORI

DIRTY DIFFICULT DANGEROUS

حديد نحاس بظارئات

UN FILM DE **WISSAM CHARAF**



acid
ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

ÉCRIT PAR WISSAM CHARAF, MARIETTE DÉSERT, HALA DABAJI IMAGE MARTIN RIT INGÉNIEUR DU SON PIERRE BOMPY MONTAGE IMAGE CLÉMENCE DIARD MUSIQUE ORIGINALE ZEID HAMDAN
DÉCORS TOM MATTEI SCRIPTE CHJARA FABIANI CASTING SANDIE GALAN PÉREZ PREMIÈRE ASSISTANTE RÉALISATEUR ANAIS VERSINI DIRECTEUR DE PRODUCTION RÉMI VEYRIÉ ET POST PRODUCTION ELISABETH MOTTE
PRODUIT PAR CHARLOTTE VINCENT, KATIA KHAZAK / AURORA FILMS CO-PRODUIT PAR MARCO VALERIO FUSCO, MICAELA FUSCO / INTRAMOVIES, PIERRE SARRAF / NÉ À BEYROUTH FILMS AVEC LE SOUTIEN DE LA COLLECTIVITÉ DE CORSE
EN PARTENARIAT AVEC LE CNC, CORSICA POLE TOURNAGES, MIC, FONDS IMAGE DE LA FRANCOPHONIE, DOHA FILM INSTITUTE, RED SEA FUND, CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
DÉVELOPPÉ AVEC LE SOUTIEN DE PROGRAMME CREATIVE EUROPE - MEDIA DE L'UNION EUROPÉENNE VENTES INTERNATIONALES INTRAMOVIES VENTES MONDE ARABE MAD SOLUTIONS DISTRIBUTION FRANCE JHR FILMS

aurora INTRA movies Beyrouth cinema-corsica CNC Centre National du Cinéma et de l'Image Animée la Francophonie Doha Film Institute RSCG Europe Creative MEDIA jhr FILMS

Libération

CAHIERS
DU CINÉMA

Causette

SENS
CRITIQUE

DIRTY, DIFFICULT, DANGEROUS

UN FILM DE WISSAM CHARAF

FICTION / FRANCE - ITALIE - LIBAN - QATAR / 1H23
SORTIE LE 26 AVRIL 2023

Ahmed, réfugié Syrien, espérait trouver l'amour en Mehdiya, une femme de ménage éthiopienne. Mais à Beyrouth, cela semble impossible... Ce couple de réfugiés sentimentaux réussira-t-il à trouver sa voie vers la liberté alors qu'Ahmed, survivant de la guerre en Syrie, semble rongé par un mal mystérieux qui transforme son corps peu à peu en métal ?

FESTIVALS

- Ouverture de Giornate Degli Autori – Venise, 2022
- Festival International de Hambourg, 2022
- Cinémed Montpellier, 2022
- Festival des 3 Continents, 2022
- Entrevues Belfort, 2022 - Prix du public
- Festival du Film franco-arabe, 2022
- Red Sea Film Festival, 2022
- Thessaloniki Film Festival, 2023
- Hong Kong Asian Film Festival, 2023...



LISTE TECHNIQUE

Réalisation Wissam Charaf
Scénario Wissam Charaf, Mariette Désert, Hala Dabaji
Image Martin Rit
Son Pierre Bompy
Montage Clémence Diard
Musique Zeid Hamdan
Avec : Clara Couturet, Ziad Jallad, Darina Al Joundi, Rifaat Tarabey...

PRODUCTION

AURORA FILMS
Charlotte Vincent, Katia Khazak

DISTRIBUTION

JHR FILMS
Jane Roger

CO-PRODUCTION

IntraMovies
Né à Beyrouth Films - Pierre Sarraf
Coproduit par Marco Valerio Fusco, Micaela Fusco



CELUI QUI FAIT

Est-ce que, comme pour vos précédents films, vous êtes parti de quelques scènes autonomes pour véritablement déclencher l'écriture de *Dirty Difficult Dangerous* ou, au contraire, avez-vous eu recours à une méthodologie plus classique ?

C'est la première fois où je ne parle pas de moi-même, de mon histoire personnelle – ou de mon pays et ce qui m'a influencé directement – mais de celle des autres. Avec deux grandes causes, qui ne me concernent pas au premier chef : les réfugiés syriens et les travailleurs domestiques. Pourquoi j'avais précisément envie de parler de ça ? Probablement parce que c'était la guerre en Syrie, parce qu'on était en permanence face aux réfugiés, que je faisais des reportages à répétition sur leur condition, et donc je voyais comment ils arrivaient dans les villes. Ils étaient sous nos immeubles coussus à mendier du métal pour tenter de le recycler, des jeunes gens désœuvrés qui n'avaient que leurs mains pour travailler, qui étaient dans le dénuement le plus total. Et au même moment la cause des travailleurs domestiques frappait à nos portes. Ces femmes, on en trouve dans nos familles, chez les gens autour de nous, et je me suis rendu compte à quel point elles vivaient des vies complètement différentes des nôtres. Pour autant, je ne voulais pas faire un film à la Ken Loach. C'est un cinéaste que je respecte mais je ne me sens pas d'investir le champ du cinéma social. L'autre déclin, c'est ce film d'Ulrich Seidl, *Paradise*, qui enferme ensemble une catholique extrémiste et un musulman tout aussi extrémiste, de manière très frontale. Comment, à l'instar de ce film, marier des choses impossibles ? Bon, il y a un tas d'autres choses impossibles au Liban, mais une histoire d'amour entre un réfugié syrien et une domestique me semblait vraiment incarner cet enjeu. Le « Dirty Difficult Dangerous » du titre, c'est ça, un amour sale, dur et dangereux, parce que complètement interdit.

J'endossais donc une certaine responsabilité, d'autant que je ne suis que simple observateur des deux catégories, je n'appartiens à aucune, je n'ai pas vraiment de légitimité. Je me suis principalement basé sur ce que j'ai vu et entendu moi-même, ce qu'on m'a raconté, ce que j'ai lu sur le traitement des domestiques. L'idée était de lier ces deux causes, de mettre ce couple dans une situation intenable, et d'introduire néanmoins des éléments poétiques et absurdes pour échapper au film social. Il me fallait y introduire le décalage.

Ahmed chamboule vos figures de prédilection. Ce n'est pas le anti-héros libanais de vos films précédents. Et on ne retrouve pas non plus ce ton affirmé de comédie Kaurismako-Suleimanienne – en tout cas, c'est plus minoré. Le sujet l'autorisait moins ?

Autant dans *Tombé du ciel* le sujet me concernait directement, donc je pouvais me moquer de moi-même, de mon peuple, de mon présent comme de mon passé, autant là je suis face à quelque chose de plus grave et de plus éloigné. Je parle de gens qui souffrent aujourd'hui. Je ne voulais pas être dans la représentation des règles de la souffrance (montrer frontalement des gens qui souffrent ne m'intéresse pas),



je voulais la mettre en scène de façon détournée. Ici deux personnages à qui il arrive en permanence des choses violentes – parfois il s'agit de violence physique, mais pas uniquement. Il faut alors moduler cette violence, jouer sur d'autres nuances, d'autres subtilités, afin que ce soit moins monotone et frontal. Avec pour corollaire un mélange moins directement comique.

Mister Ibrahim est fasciné par *Nosferatu*. On semble être là face à un vampire de classe, qui saigne ces femmes déjà asservies ?

Cette idée vient du fait que ma femme qui est également co-scénariste du film, et moi sommes très fans de Bela Lugosi. Or, pour des questions de droits, ce fut finalement *Nosferatu*. Ce vieux qui se transforme en vampire, ça participe toujours de cette idée du décalage. Il voit la jeune femme telle qu'on peut la voir dans les films de vampires : la victime innocente. Autant son épouse est forte et il ne pourrait la mordre, autant il trouve en Mehdiya ou Koussouma des proies faciles.

Pour la première fois, vous accueillez de nouveaux comédiens qui, hormis Darina Al Joundi, ne faisaient pas partie de votre troupe. A quel point ça a pu influencer sur votre direction ?

Ça a changé beaucoup de choses. Je suis habitué à filmer Raed Yassin, qui est très massif, et là j'avais deux brindilles, elle très petite, lui très grand. Il fallait à base de subterfuges compenser les tailles. Clara Couturet, la comédienne, a dû apprendre l'arabe, en phonétique, avec l'accent éthiopien – un vrai travail. Tous les deux parlent une langue qui n'est pas la leur. Et puis ces comédiens sont vraiment beaux, c'était presque un propos politique d'affirmer que ce n'est pas parce qu'on est une domestique, ce n'est pas parce qu'on est un réfugié, qu'on est laid. J'ai voulu jouer la carte de la beauté de façon presque impertinente. Le côté social du film, c'est aussi de mettre de la beauté là où on ne s'attend pas à la trouver.



CELUI QUI REGARDE

MARC-ANTOINE VAUGEOIS
CINÉASTE, MEMBRE DE L'ACID

Une joie de retrouver Wissam Charaf et le regard unique, singulier, qu'il pose sur le monde tel qu'il va et sur ses personnages. À travers une écriture filmique reposant sur un sens incroyable de la rupture, le réalisateur déjoue toutes les attentes, à la fois celles de ses personnages et des spectateurs, témoignant d'un respect et d'une confiance dans l'intelligence des uns et des autres, et d'une croyance dans la possibilité de « faire monde » avec le cinéma.

L'action du film se déroule à Beyrouth, et conte une romance naissante entre Ahmed, réfugié syrien dont le corps blessé par un éclat d'obus se couvre progressivement de métal, et Mehdiya, jeune femme éthiopienne travaillant au domicile d'un couple vieillissant qui l'exploite. Des damnés de la terre, frères et sœurs de celles et ceux qui peuplent les films du finlandais Kaurismäki, réalisateur dont Wisam Charaf semble partager le même regard coupant, intransigeant sur la violence du monde contre celles et ceux que la modernité relègue dans ses bas-fonds, et la croyance dans la possibilité de lui résister à travers une multitude de gestes de solidarité ou de révolte.

Une des scènes inaugurales en est la parfaite illustration : Ahmed, le héros du film, s'arrête devant l'échoppe d'une épicerie et l'étalage de fruits sur la devanture. Alors qu'il esquisse un geste pour dérober l'un des fruits, son regard croise celui de l'épicier surgissant de l'intérieur de sa boutique. L'épicier soutient le regard d'Ahmed un moment, puis lui donne l'un des fruits posés sur l'étalage. Ce pas de côté est le premier d'une longue série qui, de scène en scène, relance l'action en même temps qu'elle déjoue les attentes, détourne les clichés pour montrer les rapports de forces, de classes, de domination, dans toute leur réalité mais aussi dans leur possibilité de se retourner, toujours avec un sens burlesque parfaitement maîtrisé.

CELUI QUI MONTRE

ALAIN BOULY,
CINÉMA APOLLO
(PONTAULT COMBAULT)

Dirty, Difficult, Dangerous, des adjectifs souvent accolés ensemble pour qualifier des métiers difficiles. Ici, ceux des personnages du film : Mehdiya, éthiopienne et employée de maison et Ahmed, réfugié syrien et ferrailleur, travaillant tous deux dans la ville de Beyrouth, où les migrants ne sont pas toujours bienvenus, et où la xénophobie est courante. Mehdiya est exploitée et chargée de s'occuper constamment, en qualité d'aidante, d'un ex-colonel, sénile et agressif. Ahmed est, quant à lui, un survivant miraculé de la guerre en Syrie, rongé par une sorte de gangrène étrange qui transforme sa chair en métal. Nos amoureux ont bien du mal à se retrouver. Leurs rendez-vous sont rares et aléatoires et ne sont pas du goût de la maîtresse de maison... Cette vie amoureuse est mise en scène à la manière d'une comédie absurde comme pourraient le faire les cinéastes Abel et Gordon, Pierre Etaix ou encore Aki Kaurismäki.

Avant de s'essayer à la fiction, Wissam Charaf a pratiqué l'art du documentaire. On retrouve dans ce film des thématiques abordés dans ces précédents films comme la mise en avant des conditions de vie difficiles des réfugiés ou les conséquences des atrocités de la guerre. Une guerre qui n'est jamais montrée, juste évoquée. Tout cela traité avec une précision délicate. *Dirty, Difficult, Dangerous* a aussi des allures de conte. Le cinéaste filme cette histoire d'amour avec tendresse et délicatesse. Le dernier plan du film, référence au dernier plan du film de Charlie Chaplin, *Les temps modernes*, emmène vers l'infini un Ahmed mutilé et une Mehdiya boitante, heureux.

INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



Le genre en signe de résistance

Malgré les souffrances quotidiennes qu'endurent Ahmed et Mehdiya, Wissam Charaf a pris le parti de traiter à l'écran la cruauté et le désespoir en recourant au registre du burlesque, en demandant à ses comédiens et comédiennes de jouer parfois leurs émotions avec exagération. C'est par exemple le cas lors de la scène de pleurs interminables entre Mehdiya et la nouvelle domestique embauchée par ses patrons. Wissam Charaf recourt également au fantastique pour illustrer les maux qui rongent le corps d'Ahmed de l'intérieur. L'un des bras d'Ahmed, au fur et à mesure des rebondissements dramatiques du film, tend à devenir de plus en plus noir : à force d'avoir porté des objets métalliques lourds, il se rouille et devient comme carbonisé, laissant soupçonner aux spectateurices la maladie incurable qui semble le frapper. Le fantastique permet ainsi de rendre visible l'invisible. Le bras noir d'Ahmed évoque les vestiges de la guerre en Syrie qu'il a fui, ou plus globalement les traces obscures d'un pays corrompu, celles du Liban, où la population s'est appauvrie suite à la guerre, et où habitant.es de Beyrouth et réfugié.es ont dû faire face à un accroissement des violences et des inégalités.

La musique comme antidote à la mélancolie

La musique joue également un rôle important. En se superposant aux images des scènes burlesques ou de l'ordre du fantastique du film, elle est vectrice d'espoir et de lumière face au *mektoub* des deux amants. Le film s'ouvre par une scène de réminiscence de Mehdiya dans son pays natal en Éthiopie où on la voit heureuse en train de danser et chanter. Ahmed, quant à lui, chante à plusieurs reprises dans le film, en disant "Je ne suis pas un ange" ou lors de ses tournées, en répétant et hurlant "Fer, cuivre et batteries" qui semble peu à peu prendre la forme d'un refrain. Trois mots qui s'apparentent peu à peu à un chant de résistance face au fracas et au chaos des rues de Beyrouth. Par la répétition de ce refrain, Ahmed espère aussi être entendu et reconnu par Mehdiya qu'il aime et qu'il est pourtant contraint de ne voir qu'en cachette.

acid
ASSOCIATION DU CINÉMA INDÉPENDANT POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 30 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers. Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages dans plus de 400 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts et ACID POP offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films. Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org